

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Escarmouches privées

Jacques Ferron, *Une amitié bien particulière*, Montréal, Boréal, 1990, 255 p.

Jacques Ferron, *Les Confitures de coings* (réédition), Montréal, L'Hexagone, collection « Typo/récits », 1990, 208 p.

Jacques Ferron, *Papa Boss*, suivi de la Créance (réédition), Montréal, L'Hexagone, collection « Typo/récits », 1990, 147 p.

Luc Gauvreau

Number 61, Spring 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/38416ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Gauvreau, L. (1991). Review of [Escarmouches privées / Jacques Ferron, *Une amitié bien particulière*, Montréal, Boréal, 1990, 255 p. / Jacques Ferron, *Les Confitures de coings* (réédition), Montréal, L'Hexagone, collection « Typo/récits », 1990, 208 p. / Jacques Ferron, *Papa Boss*, suivi de la Créance (réédition), Montréal, L'Hexagone, collection « Typo/récits », 1990, 147 p.] *Lettres québécoises*, (61), 48–49.

Tous droits réservés © Les Éditions Valmont, 1991

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Jacques Ferron, *Une amitié bien particulière*, Montréal, Boréal, 1990, 255 p., 22,95 \$.

Jacques Ferron, *Les Confitures de coings* (réédition), Montréal, L'Hexagone, collection «Typo/récits», 1990, 208 p., 7,95 \$.

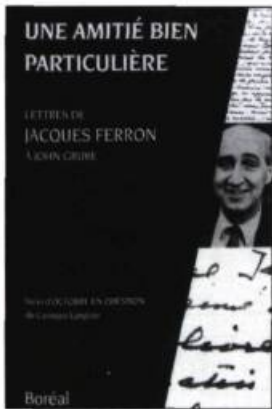
Jacques Ferron, *Papa Boss, suivi de la Créance* (réédition), Montréal, L'Hexagone, collection «Typo/récits», 1990, 147 p., 6,95 \$.

RÉÉDITION
 Luc Gauvreau

Escarmouches privées

Quand deux ambassadeurs s'écartent du protocole, l'amitié franchit

les frontières.



Conteur, essayiste, romancier et polémiste chevronné, Jacques Ferron a été pendant plus de vingt-cinq ans une des têtes d'affiche de la littérature québécoise. *Aujourd'hui, on commence peu à peu à découvrir sa correspondance énorme qui fut pour lui un véritable atelier d'écriture.* Après *Le Désarroi* partagé avec Julien Bigras, voici plus de quatre-vingts lettres échangées entre 1971 et 1983 avec John Grube, professeur de littérature à Toronto. Pince-sans-rire imperturbable, même devant la mort, il parle de ses lettres comme de «*petits amuse-gueules qu'il faut laisser à la postérité pour se survivre un peu*». (p.194) Alors, la table est mise, et bien mise. D'autant plus qu'avec la réédition toute récente des *Confitures de coings*, de *Papa Boss* et de *La Créance*, c'est une excellente occasion de confirmer l'importance du domaine anglais chez l'auteur du pays incertain².

Une amitié bien particulière

Pour Ferron, une correspondance: «s'établit par analogie entre (soi) et l'autre, un autre lointain, un étranger si loin de soi que (leurs) rapports ne peuvent qu'avoir un intérêt cosmique, à la fois bizarres et merveilleux.» (p.79) Malgré l'absence des lettres de Grube, ce recueil montre bien les efforts nécessaires pour franchir cette distance, et construire une complicité véritable entre deux individus appelés à devenir tout à tour, écrivain et lecteur. Déclenchée par une lettre au *Devoir* de Ferron sur la crise d'Octobre, l'*Amitié bien particulière* s'élabore lentement. Dans chacune des lettres, on sent que Ferron cherche à anticiper la réaction, les sentiments de Grube, pour mieux le connaître et se confier à lui. C'est la recherche de ce dialogue qui rend cette corres-

pondance si intéressante et particulière. La polémique des lettres aux journaux, et Dieu sait qu'il en a écrit, n'exigeait pas de réponse ni de sympathie. Et, dans la relation avec Bigras, Ferron semblait fuir l'admiration que lui vouait le psychanalyste. Cette fois-ci, l'échange est plus égal.

Mais, dès la deuxième lettre, il avoue sa difficulté à «cuisiner» l'Anglais pour le «mettre en humeur» de se raconter. Il attend des réactions qui ne viennent pas. Comme le mentionne Grube dans la préface, c'est au moment où celui-ci lui confie son homosexualité que «l'allure exploréenne» (p.28) des lettres de Ferron portent fruits. À partir de cette «confession», la réserve et la méfiance laissent place à des propos plus variés, personnels. Ferron parle de sa famille, de religion, de son séjour au Montreal General Hospital en 1976, de sexualité, de folie, de rhétorique, etc.

Dans ses confidences, il polémique, réfléchit, mais aussi, évidemment, conte et raconte: une réunion de l'*Action nationale*, une visite de Pierre Vallières, une rencontre matinale avec le facteur qui apporte une «poudingue» from Toronto... On a même droit à un portrait de Victor-Lévy Beaulieu en *Édipe!*

L'art de la lettre autorise le coq-à-l'âne ou le badinage; c'est bien connu. Mais, Ferron y met du style et sa passion pour la langue nous réserve toujours des surprises. Pour prévenir son ami homosexuel de ne pas jouer au «bouc émissaire», il va fouiller dans l'étymologie. Il lui dira qu'il est dangereux de faire partie de la «théorie homosexuelle», parce que la théorie désignait dans l'Antiquité: «[...] la députation qu'on envoyait pour offrir, au nom d'une ville,

des sacrifices à un dieu.» (p.187) En quoi, l'érudition peut servir l'amitié.

Le fondateur du parti Rhinocéros a écrit beaucoup sur la crise d'Octobre. Il a même participé personnellement à la négociation entre les felquistes et le gouvernement lorsque ceux-ci étaient piégés dans la maison de Saint-Luc. Il en parle dans ses lettres, mais l'éditeur a forcé un peu la note quand il a voulu présenter ce livre comme un «événement d'Octobre». C'est à se demander s'il a lu le texte de Grube qui situe bien la place, somme toute secondaire, qu'occupe la crise d'Octobre dans leur amitié. Par contre, ceux qui seront choqués par les propos acerbes de Ferron contre les felquistes se consoleront en pensant qu'il servait le même traitement à ses meilleurs amis.

Au-delà des quelques lettres politiques, les pages les plus précieuses sont celles où Ferron témoigne du «caractère irréfragable» de la folie. Il décrit le langage du fou comme un discours entièrement fermé sur lui-même où nul lecteur n'est autorisé. Dans une longue lettre, il explique les relations complexes entre une personne et son milieu qui peuvent engendrer aussi bien son exclusion que sa guérison. Il considère la folie comme une sorte d'exil, «un verbe mis à l'infinitif, ayant perdu tout accès à la conjugaison». (p.123)

Des confitures de coings

à relire

Ces confidences et la réédition de textes importants de cette période permettent de comprendre un peu mieux les changements que l'on remarque dans son œuvre à partir de 1970. Il délaisse peu à peu le domaine politique et se tourne vers des sujets plus intimes et personnels. Ce revirement était peut-être déjà annoncé par *Les Confitures de coings*. Dans ce très beau récit d'une nuit inattendue, François Ménard retrouvait son âme après avoir empoisonné son alter ego anglophone. Dans «L'appendice ou le congédiement de Frank Archibald Campbell», Jacques Ferron-Ménard justifiait son crime en accusant Frank Scott (l'ancien doyen de la faculté de droit de McGill) de trahison pour avoir soutenu la Loi des Mesures de guerre. L'esprit de vengeance qui animait cette deuxième version de «La Nuit» (1965) lui avait enlevé un peu de charme et obscurci son contenu autobiographique. Maintenant, cette correspondance nous invite à oublier la rancœur pour découvrir le drame intime qui se cachait sous la querelle politique. Il faut relire «L'appendice» et la longue digression emberlificotée sur la généalogie de la «mère cadette», de la famille Caron, puisée dans les Annales des Ursulines de Trois-Rivières. On comprendra que ce récit raconte aussi le *congédiement* de la mère: «[...]

qu'elle aille même si sa perte a été immense... Je suivrai désormais le corbillard de mon père.» (p.205) Des mots sévères dont la portée véritable est difficile à saisir, mais qui demandent sûrement une lecture renouvelée.

De Papa Boss à La Créance

Il est malheureux que l'éditeur ait divisé le recueil original en deux volumes, arbitrairement, sans explication. Le fil conducteur de ces quatre textes est pourtant assez facile à deviner. *Papa Boss* est une parodie délicate du *Je vous salue Marie* qui raconte l'immaculée conception de l'enfant Rédempteur Fauché. Mais, l'ange de l'annonciation s'est mis à la mode du jour. L'envoyé de *Asshold Finance* (sic) et du président des *GI Joe* séduit une jeune femme innocente; son enfant sera fils du naplam et de la consommation. *La Créance* approfondit l'importance de l'héritage maternel et remonte jusqu'à la naissance de l'auteur. On assiste à une cérémonie à mi-chemin entre l'exorcisme et la fête, orchestrée par un docteur impitoyable et une sage-femme un peu sorcière. Rarement, une naissance a été aussi accueillante et brutale à la fois.

À travers le «il» de François Ménard, le «vous» qui s'adresse à Marie Fauché et le «je» du biographe, c'est toujours la voix d'un seul auteur que l'on entend. Après l'aventure politique, Ferron a cherché le seul lieu que l'on soit sûr de connaître, celui de l'arrivée au monde; le monde qui était pour lui le seul vrai «pays natal».

L'intérêt des correspondances d'écrivain est moins d'offrir les clés de son œuvre que d'en favoriser la relecture et d'agrandir son projet éthique, esthétique. Elles participent à sa totalité, lui ajoutant interrogation et complétude.

Une amitié bien particulière laisse deux belles images de Ferron. L'une, où il se console du Référendum en lisant *Hard Times* de Charles Dickens (qui d'autre a pensé à cela?), et l'autre, la plus amusante et la plus profonde peut-être, celle où *l'auteur du Ciel de Québec sort d'une église après la communion, ne sachant que faire du corps du Christ qui lui colle au palais...* [Lq]



1- VLB, 1988, 176 pages.

2- A ce sujet, on peut consulter l'essai de Betty Bednarsky, *Autour de Jacques Ferron*. Littérature, traduction et altérité, Toronto, GREF, 1989, 152 p.